

SIGNIFICATION SOCIALE DE LA FONDATION DE PUEBLA DE LOS ANGELES

Les premières villes et "cités" espagnoles fondées au Mexique avaient un caractère nettement militaire, ce qui était normal dans un pays nouvellement conquis et encore peu sûr. Elles s'établirent sur des points d'importance stratégique; ou bien il s'agissait d'assurer la sécurité des chemins, surtout celui de la Veracruz, comme c'est le cas pour la première Segura de la Frontera — au nom qui rappelle curieusement la Reconquête péninsulaire — ou bien on voulait pacifier une région particulièrement importante ou riche en y laissant un groupe d'espagnols armés. Telle fut l'origine des nombreuses fondations de Hernán Cortés ou de ses lieutenants: en dehors de México, Medellín Coatzacoalco, Antequera de Oaxaca, Compostela, Culiacán... etc.

Toutes ces premières villes étaient des communautés d'*encomenderos*, c'est à dire que chaque *vecino*, ou habitant en titre, était "seigneur" des tributs et services de travail de tel village ou groupe indigène de la région. Par contre chaque habitant *encomendero* devait favoriser ou même soutenir de ses deniers l'évangélisation de ses "vassaux" indiens; et surtout il était tenu d'entretenir ses armes, souvent un cheval, et d'être prêt à faire la guerre en cas de soulèvement. Les espagnols vivaient étroitement groupés autour de leur *plaza mayor*, si caractéristique des villes américaines et de la plupart des villes méditerranéennes — Islam excepté — Cette place était d'abord place d'armes où se faisaient périodiquement des "montres" ou *alardes*.

La base économique de telles villes était avant tout le tribut que fournissaient les indiens. Puis, poussés par la nécessité et par les avantages d'une main d'oeuvre abondante et souvent gratuite, les conquérants avaient commencé à faire élever des porcs ou bien laver les sables aurifères des rivières à l'aide de leurs esclaves ou grâce aux services personnels de leurs "vassaux".¹

Dans ces conditions la répartition de terres de labour eut très peu d'importance pratique au cours des premières années qui suivirent la conquête. Du reste il n'était pas rare que les centres de peuplement, qui avaient été choisis pour leur valeur stratégique, fussent très défavorables à la culture de la terre et même à l'élevage. On voit par exemple les habitants de Saint Ildefonso-des-Zapotèques se plaindre à diverses reprises que l'âpreté du pays et le site montagneux de la ville ne leur laissent aucune possibilité de *grangeria*, selon le vieux mot castillan qui désigne toute espèce d'entreprise et profit dû à l'industrie humaine. Ils vivent uniquement du tribut. Nous nous ferons une idée de l'ambiance par un détail: on ne pouvait même pas atteindre la ville à cheval!²

Ailleurs certes le pays pouvait être riche et plan, mais la population indigène y était souvent si dense qu'il n'y avait pas de terres libres: c'est ce qui se passe à Antequera-de-Oaxaca qui s'était substituée à une ancienne place militaire aztèque en pays zapotèque.³ Entre 1530 et 1540 les

¹ Voir le remarquable *Indice y Extractos de los Protocolos del Archivo de Notarías de México, D. F.*, t. I, 1524-1528 par Millares Carlo et Mantecón (El Colegio de México, 1946), au titre trop modeste. Le Prof. J. Miranda termine d'après les documents de ces mêmes archives un travail sur les entreprises des premiers encomenderos.

² Voir par exemple Arch. Gral. de la Nación, *Mercedes* t. III, fol. 337 a 340 (1551). (Nous étudions ailleurs le cas curieux de cette ville).

³ *Los españoles de Oaxaca "no tienen tierras. . . ni harán heredades ni tienen donde las hagan si no les dan de las tierras que tienen los indios. . . etc."* Relation de Bartolomé de Zárate en 1544 dans Paso y Troncoso, *Epistolario de Nueva España*, t. IV, p. 141-143.

habitants réclament sans cesse une répartition de terres; ni le roi ni ses représentants ne l'autorisent légalement ⁴ car de toute évidence c'eût été dépouiller les indiens et les priver de leurs moyens de subsistance.

Enfin outre ces petites villes-garnisons de trente, soixante, quatre vingt. . . habitants *encomenderos*, il y avait dans la Nouvelle - Espagne un nombre important de conquérants ou d'anciens soldats qui ne s'étaient pas fixés, ou n'avaient pas réussi à obtenir d' *encomienda*. Ces hommes vivaient souvent à demi-vagabonds de ville en ville, ou bien oisifs sur la grand'place de Mexico.

Une telle situation constituait vers 1530 un état de fait né spontanément des conditions de la conquête et de la psychologie des conquérants, en dehors de la loi et du contrôle de la Couronne d'Espagne, qui à diverses reprises s'était prononcée contre l'établissement des *encomiendas*. Aussi Cortés écrivait-il à l'empereur qu'il s'était trouvé "presque forcé" de "donner les indiens en *encomienda* aux espagnols".

Vers 1529 ou 1530 commence à se dessiner, de la part de la Couronne et des religieux, une réaction très forte contre un tel état de fait dû en partie à ce que la conquête avait commencé comme entreprise privée. On était décidé à réagir contre les *encomiendas* telles qu'elles s'étaient implantées et en général contre toute cette organisation de type presque exclusivement militaire que, selon les religieux, ne pouvait déjà plus justifier la crainte d'un soulèvement général des indiens.

Ainsi en 1529 le conseil réuni à Barcelone se prononça solennellement pour la suppression des *encomiendas* et en faveur de l'entière liberté des indiens.⁵ Au cours des années

⁴ Voir en particulier des cédulas royales du 25 avril 1532 et 18 mars 1538 de l'Archivo Gral. de Indias, Méjico 1088. Nous étudierons ailleurs le cas d'Oaxaca d'une façon détaillée.

⁵ Sur cette proclamation du conseil, et aussi sur ce qui précède, voir surtout: Silvio Zavala, *La Encomienda indiana*, Madrid 1935, p. 61-62-puis p. 41, etc.

qui suivent la législation reflète fidèlement ces conclusions et en 1532 on prescrivait au président de l'Audience de la Nouvelle Espagne d'user de tous les moyens possibles pour le bon gouvernement de la terre avant d' *encomendar los indios*.⁶

Sauf Las Casas, ceux qui vivaient aux Indes et connaissaient le milieu par expérience directe n'étaient pas en général aussi radicaux dans leurs conclusions car ils voyaient bien qu'il était impossible de changer d'un seul coup l'état de choses existant. Ils préconisaient des solutions intermédiaires. La plus ingénieuse et intelligente à cet égard est certainement celle qui proposa en 1532 l'évêque Ramírez de Fuenleal, président de la seconde Audience de Mexico; les indiens comme hommes libres étaient seulement vassaux du Roi, qui seul possédait les droits de juridiction, les services et tributs. Mais le Roi pouvait et devait concéder aux espagnols les tributs comme aide et récompense à des hommes qui avaient risqué leurs biens et leur vie dans la conquête. Un auditeur, Ceynos, était du même avis.⁷

Mais si l'on voulait limiter ou supprimer l'encomienda il fallait donner aux espagnols d'autres moyens de vivre; de là parallèlement la législation et les tentatives qui visaient à développer l'agriculture, car il y a diverses cédulas royales particulièrement importantes dans ce sens entre les années 1531 à 1533. Il s'agissait surtout d'envoyer des laboureurs espagnols aux Indes; la Couronne devait prendre à sa charge les frais de voyage et leur promettait une série d'avantages: octroi de libertés et franchises, répartition de terres en pleine propriété, remise d'outils et d'animaux... etc. Au début ils recevraient l'aide des indiens pour construire leurs maisons.⁸

⁶ Copulata, *Col. doc. inéditos... de Ultramar*, t. 22, p. 21 (juin 1532). Cédulas d'août 1530... etc., dans le même sens.

⁷ Voir en particulier Silvio Zavala, *La encomienda indiana*, ob. cit. p. 67 à 72.

⁸ Copulata tit. I du liv. IV *de los Españoles*, *Col. doc. in... de*

Nous savons que de telles lois furent annoncées en 1531 sur les places publiques, en particulier dans les évêchés de Salamanque, Avila et Plasencia.⁹

La Couronne nourrissait toujours l'espoir de pouvoir établir des communautés de laboureurs sans *encomiendas*, comme ce qu'avait déjà tenté Las Casas, mais sans succès. En grande partie du reste les cédulas de 1531 reprenaient des textes promulgués en juillet 1513 et septembre 1518. Les résultats pratiques de ces mesures paraissent, il est vrai, avoir été assez minces. Mais vers 1530-32 la question se trouvait à l'ordre du jour; de telles idées étaient dans l'air; elles inspirèrent au Mexique de nouvelles tentatives qui, menées par des hommes exceptionnels, devaient, elles, en grande partie réussir.

Car ce n'est évidemment pas par hasard que la fondation de Puebla— si particulière, nous allons le voir— coïncide avec les années 1531, date des lois agricoles, et 1532 que Silvio Zavala signale comme marquant "pour le moins en théorie, le changement fondamental dans le problème des *encomiendas*";¹⁰ ce changement se devait en grande partie aux interventions de Ramírez de Fuenleal, qui était précisément le président de l'Audience de Mexico lorsque se termina la fondation de la ville neuve.

Enfin l'étude des origines directes de la Puebla va nous montrer de façon précise qu'il y eut là volonté consciente de lutter contre la situation de fait qui régnait en Nouvelle-Espagne, contre le régime de *l'encomienda* tel qu'il existait alors.

Ultramar t. 22, p. 97-98 (juillet 1531) texte intégral publié par R. Cappa, *Estudios críticos acerca de la dominación española en América. Industria agrícola-pecuaria*, t. V appendice No. 1 p. 431-34 (Ávila 9 sept. 1531).

⁹ Archivo Gral. de Indias. Collection Belmonte (*Indiferente Gral.* 421) t. 5 fols. 60-62, 74-88- Voir aussi Herrera (*Década* II, lib. 5 cap. 2) cité par S. Zavala, *Instituciones jurídicas en la conquista de América*, Madrid 1935, p. 137.

¹⁰ *La encomienda indiana*, ob. cit. p. 71.

*

* *

Vers 1530 l'évêque de Tlaxcala se plaignait de ce qu'il n'y avait dans son évêché aucune ville d'espagnols ou il pût résider et bâtir son église cathédrale. Au début de l'année suivante la Couronne ordonnait qu'on examinât la question afin de voir où l'on pourrait peupler dans la région.¹¹ D'autre part le chemin d'importance capitale Mexico-La Veracruz passait vers Tlaxcala; il était utile de créer là un noyau espagnol pour rendre plus sûres les communications vitales de Mexico avec la métropole. Sous ces angles religieux et militaire la fondation projetée ressemblait à beaucoup d'autres. Mais l'originalité résida dans la réalisation que commença à en faire l'Audience au cours du printemps de l'année 1531.

Cette seconde Audience constituait, on le sait, une sorte de tribunal suprême avec des pouvoirs politiques d'autant plus considérables que Cortés avait été écarté du gouvernement et qu'il n'y avait pas encore de vice-roi. Elle était alors formée par quatre hommes, les licenciés Salmerón, Maldonado, Ceynos et Vasco de Quiroga. Le Président Fuenleal devait arriver quelques mois plus tard. Nous connaissons ces personnages par diverses voies, et surtout par leurs lettres; tous étaient des hommes instruits, des humanistes même, qui avaient lu les oeuvres de la Renaissance et étaient fort différents des soldats, et à l'occasion des aventuriers, qui avaient gouverné le pays durant la première décade.

Enfin à côté des "licenciés" les religieux prenaient une grande influence. Bon nombre étaient eux-mêmes des lettrés, et tous se félicitaient de la "venue bénie" de la nouvelle audience, ou, comme Fray Luis de Fuensalida, rendaient

¹¹ Cédula royale d'Ocaña, 25 janvier 1531, dans Arch. Gral. Indias. México 1088, Registre 1530-32, fol. LI. Dans Vasco de Puga, *Cedulario* fol. 68 (ou p. 240 de la 2e. édition), la cédula est datée d'Ocaña 18 janvier 1531.

“grâce a S.M. mille fois pour avoir envoyé les nouveaux auditeurs, hommes exemplaires. . .”.¹² Dès le début, on le sait, les religieux s'étaient montrés les ennemis de l'*encomienda* telle qu'elle s'était implantée car ils voyaient les problèmes du point de vue de l'évangélisation et des indigènes, lesquels évidemment supportaient une lourde charge avec les tributs et les services.

Les Franciscains paraissaient les plus acharnés contre l'état de choses existant, comme le montrent par exemple les écrits de Fray Toribio de Motolinía. Les Dominicains étaient plus modérés dans leurs attaques et Fray Domingo de Betanzos admettait une *encomienda* modifiée. Mais tous les religieux en général étaient d'accord sur la nécessité urgente d'une réforme. Aussi songèrent-ils à fonder la ville projetée suivant leurs idées.

Il s'agissait d'abord de réunir et établir ces espagnols demi errants et sans occupation fixe qui souvent vivaient aux dépens des indiens et leur donnaient de mauvais exemples. On tâcherait d'en faire des laboureurs vivant du travail de la terre sans mettre tout leur espoir dans l'obtention d'une *encomienda*. Cela aurait l'avantage d'apprendre aux indiens à labourer et à semer autrement qu'avec leur primitive *coa*—un bâton pointu—. Enfin les espagnols ayant une maison et des champs perdraient le désir de s'en aller ailleurs et se prendraient à aimer ce pays, où ils se verraient avec des propriétés (*haciendas*) et “des profits”, selon Motolinía qui écrit dix ans après la fondation et qui attribue l'initiative et le mérite de ce programme aux Franciscains, dont il était.¹³

¹² Voir par exemple la lettre collective des religieux franciscains de Mexico a l'empereur (1 mai 1532) pub. Mariano Cuevas, *Doc. inéditos del siglo XVI para la historia de México*, México 1914, doc. VI p. 11-12 ou celle de Fray Luis de Fuensalida (1531) citée dans Ricardo Cappa, *Estudios Críticos acerca de la dominación española. . .* ob. cit. t. V., p. 32-33.

¹³ Fr. Toribio de Motolinía, *Historia de los Indios de la Nueva España*, pub. *Col. doc. para la historia de México*, García Icazbalceta, t. I.

Ces derniers en étaient au moins les partisans les plus enthousiastes.

De fait une lettre de l'Audience du 14 août 1531 nous présente la fondation de Puebla comme faisant partie de tout un plan à réaliser: "nous nous sommes mis— dit elle— à faire des essais de républiques policées pour voir si nous réussissons en quelqu'une, pour la perpétuité de ce pays, qui fût sans donner d'indiens en encomienda, bien que pour tous, excepté les religieux, on tienne le succès pour difficile".¹⁴ Et après avoir parlé des détails de la fondation de la Puebla, qui venait d'être réalisée, les auditeurs ajoutent que pour établir en ce royaume de Nouvelle-Espagne "*Christianidad, polycía y repúblicas concertadas*" ils ont "commencé à faire un autre essai" non loin de México, avec les jeunes indiens baptisés qui étaient élevés dans les monastères; le licencié Vasco de Quiroga s'en occupait personnellement.¹⁵ On reconnaît le village de Santa Fé, dont l'extraordinaire organisation collectiviste était directement inspirée de l'Utopie de Thomas More. Là furent établis en ces années des laboureurs et des artisans indiens entièrement libres de l'*encomienda*.¹⁶

Mais nous étudierons seulement le premier de ces "essais" parallèles, l'un pour les indiens, l'autre pour les espa-

réimpression Mexico 1941. chap. XVII du *tratado tercero*: "De cómo y por quién se fundó la ciudad de Los Angeles y de sus calidades".

¹⁴ "... nos hemos puesto en facer ensayos de repúblicas e policías para ver si acertamos en alguna, para perpetuidad desta tierra, que fuese sin encomendar yndios, aunque por todos, excepto los frayles, se tiene por dificultoso salir con ellos" dans: *Colección de doc. inéditos... para la historia de América y Oceanía*. 42 vol., t. 41 p. 79. (la lettre de 14 août 1531, p. 40-138).

¹⁵ *Colección de doc. inéditos... para la historia de América y Oceanía*. 42 vol., t. 41, p. 84-85.

¹⁶ Silvio Zavala a publié et commenté les ordonnances de Vasco de Quiroga qui réglent minutieusement l'organisation religieuse, administrative et surtout économique du village-hôpital de Santa Fé: *La Utopía de Tomás Moro en Nueva España*, México, *Biblioteca histórica mexicana de obras inéditas*, t. 4, 1937.

gnols, essentiellement basés tous les deux sur l'“agriculture”, selon l'expression qu'emploie l'auditeur Salmerón dans une autre lettre: le mot même est significatif de l'époque et des personnages; il appartient au vocabulaire de la Renaissance, sinon à celui d'économistes, et il exprime un concept abstrait du travail de la terre et de la production.¹⁷

Donc, contrairement à ce qui s'était passé pour d'autres villes on chercha pour la fondation un *despoblado*, un “désert”, où il y aurait assez de terres libres pour ne pas avoir à empiéter sur celles des indigènes.¹⁸ C'est dans ces conditions que le 16 avril 1531 et jours suivants on fonde solennellement “la Puebla de los Angeles” en un point situé “entre Tlaxcala et Cholula”, là où en outre pourrait passer un raccourci de la route Mexico-Veracruz. Une cinquantaine de *vecinos*, ou habitants en titre, avaient été recrutés parmi ces hommes sans foyer dont nous avons parlé.

On ne put éviter de concéder temporairement à chaque habitant quelque vingt travailleurs indiens des villages voisins pour bâtir sa maison et défricher ses terres, ce qui fait dire trois ou quatre mois plus tard à l'auditeur Salmerón que déjà “beaucoup de ces hommes perdus et de ces fainéants s'appliquent à travailler et à mettre sur pied leurs maisons et leurs propriétés avec très peu d'aide qu'on leur donne d'indiens”; de fait vingt travailleurs représentaient peu de

¹⁷ Les mots courants sont *labranzas*, *labores*, ... *etc.*, qui expriment des faits concrets. *Agricultura* est un mot savant et insolite à cette époque.

¹⁸ Voir en particulier une relation de 1544 où l'opposition est bien marquée entre l'établissement de Puebla et par exemple celui d'Oaxaca (Paso y Troncoso: *Epistolario*, t. IV p. 137 et p. 141-143).

Le Dr. Rubín de la Borbolla fait remarquer que les traces d'occupation ancienne ne sont pas rares aussi bien vers Puebla même que vers Atlixco (où les habitants de la ville avaient leurs vergers). Cependant des témoignages concordants indiquent que ces terres étaient vides au moment de la fondation: il faut donc admettre qu'il avait eu là un recul de la population indigène, soit antérieurement à l'arrivée des espagnols, soit du fait des guerres de la conquête et des épidémies qui suivirent.

chose par rapport au nombre d'indigènes assujettis aux services personnels dans une *encomienda* normale.

Ainsi les *encomenderos*, continue Salmerón, sont furieux en voyant que vingt ou trente espagnols se servent et se contentent d'un nombre d'indiens qui suffisait à peine à un seul *encomendero*.

Enfin— point essentiel— l'auditeur espère que de là à six ou dix ans, lorsque les maisons seront bâties et les terres défrichées et que les indiens se seront habitués à la façon de cultiver des espagnols, on pourra retirer aux habitants le service obligatoire des indiens. En attendant Salmerón essaye de le justifier aux yeux du roi en parlant de la nécessité morale pour les indigènes de ne pas être oisifs, et en invoquant l'autorité de Fr. Domingo de Betanzos, qui était plus favorable à l'*encomienda* que les Franciscains.¹⁹

Finalement on voit que les habitants recevaient chacun une demie, une ou deux *caballerías* de terre,²⁰ c'est à dire les lots— d'étendue assez modeste— qui étaient l'apanage des soldats à cheval, tandis que des lots plus petits appelés *peonías* étaient réservés en principe aux piétons; mais on constate qu'aucune *peonía* n'avait été distribuée, sans doute parce que tous voulaient être considérés comme "caballeros". On sait qu'aux Indes l'espagnol le plus modeste tendit à se considérer dès le début comme hidalgo, évidemment par rapport aux indiens qui constituaient le menu peuple et les vilains. Sur ces terres enfin quelques uns des *pobladores* avaient déjà des boeufs de labour et quelque bétail.

Les religieux étaient enchantés et disaient que la Puebla,

¹⁹ Lettre au Conseil des Indes de l'auditeur lic. Salmerón (13 août 1531), Paso y Troncoso, *Epistolario* t. XVI p. 5-21, particulièrement p. 8, 9, 11 et 17. Voir aussi les documents cités note 20 et la lettre de l'Audience du 14 août.

²⁰ Document publié dans l'intéressant ouvrage et compilation du XVIIIe Siècle de Mariano Fernández Echeverría y Veytia, *Historia de la fundación de la ciudad de Puebla de los Angeles en la Nueva España. . .*, pub. Fidel Solís, México 1931, 2 vol. t. I p. 101-102: durant l'année 1531, 23 personnages reçoivent des lots de terre.

cette ville "toute de laboureurs et de fermiers" (Fuensalida), était "l'entreprise la plus grande et la plus réussie qui s'était faite dans ce pays après l'avoir gagné lui-même".

Sa Majesté répond aux lettres en félicitant l'Audience d'une si heureuse initiative (20 mars 1532), et pour célébrer l'événement concède le même jour à la Puebla le titre envié de "Cité" avec exemption pour trente ans d'impôts roturiers, *pechos*, et de droits, *alcavalas*.²¹ Un tel titre, de tradition médiévale, supposait en effet des libertés et certaine autonomie administrative, à vrai dire de plus en plus théoriques avec les progrès de l'absolutisme royal.

*

* *

Mais bientôt commencèrent les difficultés.

Des pluies violentes s'abattirent sur la région et les maisons bâties de briques crues et de bois, furent envahies ou emportées par l'eau. Puis l'opposition des *encomenderos* continuait et ils cherchaient à décourager les habitants par tous les moyens possibles. Entre ces derniers apparaissent des rivalités et des dissentiments. Le 29 septembre 1532, après s'être rendu compte des inconvénients du site choisi on transporta la ville à quelque distance,²² sans pour cela modifier la distribution des terres, semble-t-il.

Mais les habitants commencent à abandonner la ville. Un personnage qui avait fait le voyage d'Espagne prétendit même devant le Conseil royal qu'il ne restait plus que dix sept des quelque soixante premiers *pobladores* lorsqu'il alla sur place; malgré les exagérations de ce don Luis de Castilla qui déclarait que la ville ne pourrait pas subsister sans *enco-*

²¹ Vasco de Puga, *Cedulario*, p. 262. Archivo General de Indias 1088, reg. núm. 2, fol. 51, et Paso y Troncoso, *Epistolario*, t. XVI.

²² Sources indiquées ci-dessous, outre Motolinia, *Historia de los indios*. . ., ob. cit. chap. 17 du *tratado tercero*.

miendas,²³ à n'en pas douter la Puebla se trouvait alors fort mal en point.

L'échec eût porté un coup sérieux au prestige de l'Audience et sans doute compromis pour longtemps toute tentative de réformer l'état de choses existant. Il fallait une action énergique. On commissiona l'auditeur Salmerón afin qu'il allât voir sur place la situation et prît les mesures nécessaires. Porteur d'instructions précises²⁴ il se rendit à Puebla en décembre 1532. Comme le site était "froid", ou tout au moins exposé à des gelées intempestives, l'auditeur entreprit, d'accord avec les Franciscains de la région et les autorités municipales, de distribuer aux habitants d'autres terres dans une vallée plus chaude et bien arrosée située à quelques lieues de la cité, à Atlixco; ils pourraient planter là des vignes et des vergers. En présence des caciques du pays on délimita une étendue de "terre vierge et non travaillée de temps immémorial",²⁵ qui, selon Motolinía, représentait comme la zone frontière et le champ de bataille habituel entre divers "peuples" indigènes.

On divisa ensuite le terrain en une série de lots qui furent distribués aux habitants en titre de la Puebla: ils n'étaient plus alors que 34 —exactement 33 et une veuve—. On avait précisé les dimensions d'une "*caballería*", jusqu'alors variables suivant les villes et les répartitions: désormais elle correspondit à "10 *fanegas* de blé de semences", c'est à dire à 6 ou

²³ Réponses à un questionnaire fait à Tolède le 12 mars 1534 à Don Luis de Castilla, de retour du Mexique (question et réponse No. 2) doct. publié par F. Pérez Salazar, *Fundación de Puebla de los Angeles* dans *Boletín de la Sociedad Mexicana de geografía y estadística*, t. XIV, 1919, p. 110-113.

²⁴ Elles se trouvent dans le "*Suplemento del Libro I de la fundación de Puebla*", fos. 4-5 (Archives municipales de Puebla).

²⁵ "*todo es tierra virgen e no labrada de tiempo inmemorial...*" constate Salmerón (Archives municipales de Puebla, *Suplemento al libro I de la fundación...* fol. 7).

Sur certains points de la vallée pourtant il y avait quelques cultures de maïs et surtout un canal d'irrigation, probablement préhispanique (bien qu'il y eût là des labours de Diego de Ordaz) Ibid. fol. 6, etc.

7 hectares seulement, semble-t-il. Quelques années plus tard, en 1536-37, le vice-roi unifia la mesure des *caballerías* pour toute la Nouvelle Espagne. Juste avant on avait fixé des dimensions un peu supérieures pour Los Angeles : 1200 x 600 *pasos* [*salomónicos*], soit une cinquantaine d'hectares au lieu des quarante trois de la mesure définitive.²⁶ Chaque habitant reçut une, une et demie, ou deux *caballerías* "pour qu'elles soient siennes et de son patrimoine pour toujours, les défrichant et les plantant. . . , en observant les ordonnances sur les patrimoines qui sont faites ou le seront par la municipalité de cette ville".

Mais la question la plus délicate était l'attribution des travailleurs indiens. Le 11 décembre, en présence des franciscains des couvents de Tlaxcala, Tepeaca, Huejotzingo et Cholula, l'auditeur fit un discours aux caciques de la région. Après de longues discussions il réussit à les convaincre de la nécessité de fournir des travailleurs pour le succès de la fondation. Il fut accordé que Tlaxcala donnerait mille hommes en échange d'exemptions de tributs pendant toute la durée des travaux, et de divers autres avantages définitifs, comme la suppression du service obligatoire dans les auberges du chemin de la Veracruz.

Contre des avantages analogues Cholula fournirait cinq ou six cents hommes.

Ainsi chaque habitant en titre reçut trente hommes pour bâtir sa maison, ceux-ci pour trois mois seulement, et vingt autres pour mettre en état ses terres de labour. On ne précisait pas le temps durant lequel on emploierait ces der-

²⁶ Voir: Bandelier (A. F. A.) *Historical Documents relating to New México*. . . edited by Hackett (C. W. P. D.), t. I fol 174 et sq., mais surtout: *Actas de cabildo*. . . de la ciudad de México, tome IV p. 69 et p. 72. Les dimensions fixées par Mendoza étaient de 192 x 384 varas, en précisant que "*tiene cada bara tres varas de medir menos una ochava*". En faisant la conversion en varas ordinaires on retrouve les chiffres de 552 x 1104, c'est à dire les dimensions définitives de la *caballería*, soit environ 42, 79 hectares. Quant au *paso salomónico*, il était égal à la vara ordinaire, soit un peu moins de 0.84 m.

niers, sinon qu'on les laisserait plus longtemps à ceux qui les utiliseraient intelligemment, et qu'on les enlèverait aux autres.

Une telle attribution, ou *repartimiento* temporaire d'indiens est nécessaire, écrit Salmerón en 1533, selon le tempérament des espagnols de ce pays qui sont habitués à se reposer (*bolgar*). Du reste tout cela s'est fait d'accord avec les religieux.

L'Auditeur qui allait parfois à Mexico, resta sur place plus de quatre mois, jusqu'en avril 1533, afin de surveiller tous les travaux de défrichement et de construction. C'est en réalité de cette époque là que date l'établissement définitif de la ville. Le plan est soigneusement étudié et est soumis à l'Audience. On bâtit une "*plaza mayor*", très spacieuse, suivant l'idéal de la Renaissance: elle mesure 217 x 128 varas, soit 182 mètres sur 107 environ. Au cours des décades suivantes elle s'entoure d'arcades, ou *portales*, et d'édifices publics; elle a sa fontaine sur un côté. Huit rues d'une largeur uniforme en partent aux quatre angles; elles délimitent des espaces à bâtir de 200 x 100 varas pour huit maisons.²⁷

Les efforts de Salmerón et de l'Audience ne furent pas vains car désormais, nous allons le voir, la cité allait croître constamment et devenir en quelques années la seconde ville du Mexique.

²⁷ Ce qui précède est tiré de trois séries de documents généralement concordants:

1.—Le *Suplemento del Libro 1º de la fundación de Puebla*, Arch. municipales de Puebla, particulièrement fos. 4 à 9, 25-26... etc. Un inventaire sommaire de ces archives municipales anciennes a été publié par Woodrow Borah dans le *Boletín del Arch. Gral. de la Nación*, México, t. XIII, 1942, p. 215 et sq.

2.—Des textes officiels cités in-extenso dans la compilation ancienne de Fernández Echeverría y Veytia, *Historia de la fundación de la ciudad de Puebla...*, ob. cit., t. I., particulièrement p. 131-135, p. 139-141, p. 145 et sq., p. 158-165, p. 211 et sq., chap. XII à XIV, chap. XXII.

3.—Une seconde lettre du lic. Salmerón datée du 9 février 1533 et relatant les débuts de sa mission à Puebla durant l'hiver 1532-1533, pub. Paso y Troncoso, *Epistolario*, t. III, p. 19 à 21.

Quelle était donc la situation un an après l'intervention de Salmerón? Surtout quels étaient les premiers résultats en ce qui concernait l'idée et le but de l'Audience: établir des laboureurs sans *encomiendas*?

Au mois d'avril 1534 on constate que les habitants ont toujours des travailleurs indiens à leur service, mais en nombre réduit car il varie de 15 à 40 par tête, au lieu des 50 qu'ils avaient au début. Il est vrai qu'on ne parle pas de les leur enlever. Par ailleurs certains *encomenderos* de la province, renonçant à leur opposition, sont venus s'inscrire sur les rôles d'habitants de la ville.

La population est nettement en hausse suivant des documents notariés; les 34 personnages à qui on avait distribué des terres sont maintenant 68, sans compter treize autres qui ne résident pas sur place au moment de l'enquête. Entre eux on distingue les "conquérants" (28 résidents) des non-conquérants ou simples *pobladores*, mais les premiers ne paraissent jouir d'aucun traitement de faveur en ce qui concerne le nombre de leurs travailleurs indiens ou l'étendue de leurs terres; tout au plus semblent-ils dominer la municipalité ou *cabildo*, ce qui était conforme à un ordre de l'Audience donné au nom de l'empereur à la nouvelle ville le 14 juin 1532: *alcaldes* et *regidores* devaient être "les plus riches et ceux qui ont le plus de crédit" (*los más ricos y abonados*), "de préférence des conquérants mariés"²⁸.

Notons dans l'ensemble le nombre élevé d'habitants qui sont mariés avec des indiennes: vingt, contre vingt-huit résidents mariés avec des femmes blanches.

Enfin dix-huit habitants déclarent sous la foi du serment le nombre de pieds de vignes et d'arbres fruitiers qu'ils ont plantés dans leurs terres plus chaudes d'Atlixco: on constate que bon nombre ont déjà des vignes de 400 ou 600 plants; un d'entre eux en a 1100. L'alcalde en déclare 2000

²⁸ "La forma e borden que se a de tener en el elegir de los *alcaldes* y *regidores* de la Puebla de los Angeles". Arch. municipales de Puebla, *Suplemento del libro* 1o. , , , fol. 1.

et dit qu'il en a reçu et distribué beaucoup plus. Diverses personnes disent qu'elles en ont demandé d'autres en Castille et qu'elles espèrent en planter des milliers à bref délai. Les habitants déclarent enfin des quantités d'arbres fruitiers, particulièrement des grenadiers qui parfois constituent à eux seuls de véritables vergers de 100, 170, 180 et même 300 pieds, puis des orangers, des citronniers, des figuiers. . . etc.,— détail curieux, presque aucun olivier.²⁹

Il faut reconnaître que ces premiers résultats étaient très remarquables. La petite "cité" voit augmenter sa population, ce qui n'est alors le cas d'aucune autre ville du Mexique en dehors de la capitale et peut être de la Veracruz. En effet les bases économiques sont en partie nouvelles et ne reposent plus uniquement sur le tribut, qui, ne pouvant guère s'accroître, limitait étroitement le nombre de la population blanche. Fait insolite à cette époque, on défriche et on plante.

Suivant Salmerón *un seul* des habitants fixés l'année précédente était auparavant établi à Mexico, où il tenait une auberge ou *mesón*, "les autres n'avaient de demeure ni ici [à Mexico] ni ailleurs". Bon nombre pourtant étaient des conquérants, qui vivaient donc dans le pays depuis plus de dix ans. C'était, poursuit l'Auditeur, des "hommes de peu de chance (*de poca suerte*) et pauvres", pour la plupart errants et qui vivaient avec des femmes indigènes (*envueltos con indias*). Ces derniers, pressés par les religieux, se sont mariés avec leurs indiennes et déjà "mènent une vie de chrétiens". D'autres ont fait venir leurs femmes blanches et trois ou quatre les ont envoyé chercher en Espagne. Il y a relativement peu de célibataires (12 résidents) et ceux-ci désirent se marier.³⁰ Remarquons l'importance qu'avait aux

²⁹ Une série de documents statistiques précis du 20 avril 1534, publiés par Paso y Troncoso, *Epistolario de Nueva España*, t. III, núm. 151, p. 137 à 144.

³⁰ Relation citée du Lic. Salmerón, du 9 février 1533, (Paso y Troncoso, *Epistolario*, t. III, surtout p. 20-21), dont les appréciations

yeux des religieux et des autorités civiles le fait que ces laboureurs devaient être mariés, à la fois pour des raisons morales et pour assurer leur stabilité dans le pays. Il n'y a à cet égard aucun préjugé de race: le mariage est encouragé aussi bien avec une indienne qu'avec une femme de Castille. Tout au plus pourrait-on noter une relation probable entre le nombre relativement élevé de ces unions mixtes et la pauvreté de la plupart des hommes recrutés pour la fondation. Le métissage qui devait en naître est lui-même un facteur important; il constituait sans doute pour le futur un élément d'équilibre, peu favorable à la constitution d'une grande aristocratie terrienne comme dans d'autres parties du Mexique.

*
* *

Mais quelques années sont insuffisantes pour juger des résultats. Continuons à descendre dans le temps afin de nous rendre compte de la stabilité et de l'orientation définitive de ce peuplement qui avait été considéré comme si hasarde.

En 1538 les habitants avaient toujours à leur disposition un certain nombre de travailleurs indiens dépendant de la Couronne. Mais la cité se plaint de ce que le vice-roi veut les lui enlever —c'était alors Antonio de Mendoza, en charge depuis 1535. La Reine accorde qu'ils pourront les garder quatre ans de plus, mais autorise son représentant à en réduire le nombre. Cependant en 1541 le délai de quatre ans touche à sa fin: la cité multiplie les instances à Sa Majesté pour obtenir un nouveau délai que le vice-roi concède d'un an prorogeable, au moins en ce qui concerne les indiens de Cholula; ceux-ci pourront du reste cesser le travail (*alzar el servicio*) s'ils sont maltraités. Par la suite les habitants de Puebla reviennent constamment sur la question et accusent

générales sont confirmées par les chiffres précis donnés dans les documents cités du 20 avril 1534 (Paso y Troncoso, *ibid.* t. III, p. 137-140.

d'“envie” et de mauvaise volonté ceux qui gouvernent parce qu'ils réduisent le nombre des travailleurs au risque, disent-ils, de compromettre gravement la prospérité de la ville: de fait en 1543 beaucoup de *vecinos* disposent seulement de deux à six indiens de service.³¹

En réalité on s'aperçoit que jamais au cours des années suivantes on ne réussit à supprimer le *repartimiento* ou service obligatoire des travailleurs indiens. Au moins fut-il étroitement limité à l'usage des “laboureurs” d'Atlixco, qui bientôt eurent les champs de blé les plus importants de la Nouvelle-Espagne. En 1551 par exemple le vice-roi Luis de Velasco ordonne aux corregidores de la région de fournir des indiens, “par voie de louage”, à tous ces “laboureurs” qui se plaignent de perdre le blé qu'ils ont semé faute de main d'oeuvre. Les travailleurs ainsi obligés à venir se louer recevront un salaire journalier de douze maravedis et seront employés *exclusivement* pour la culture et récolte du blé. D'autres fois pour remplacer “les indiens de service qu'on avait l'habitude de donner”, on demande aux corregidores de “persuader bonnement” les indiens à venir louer leurs bras aux espagnols.³² Cependant les mots ne doivent pas faire

³¹ Cédula royale du 20 juin 1538 dans le *Cedulario* de Vasco de Puga, fol. 116 v^o (ou p. 416 de l'édition moderne) Puis pétitions de la cité du 17 janvier 1541 et du 28 octobre de la même année; accord devant le vice-roi avec les indiens de Cholula du 20 septembre 1541; mémoire de la cité a S. M., sans date (1547?) dans Arch. municipales de Puebla. *Suplemento del Libro 1^o de la fundación de Puebla*, respectivement fol. 145-149; 138-141; 130-131; 195-198. *Repartimiento* d'indiens aux habitants, fait par le vice-roi à Yzucar le 28 avril 1543 dans Arch. Gral. de la Nación, *Mercedes* t. II, fos. 70 v^o à 72 v^o.

³² “Para que los corregidores de Chilula e Guaxocingo agan dar yndios alquilados a los labradores de Atrisco pagándoselo”. Don Luis de Velasco aux corregidores de Cholula et Huejotzingo: “que proveays y deys orden como por via de alquiler se les dé desos dichos pueblos y sus sugetos a los dichos labradores dese valle de Atrisco para coger e beneficiar las sementeras de trigo que tuvieren (e) que hizyeren, los indios que ovieren menester pagándoles a cada yndio de jornal por cada día de trabajo doze maravedis, los cuales entenderán tan solamente en el beneficio de las dichas sementeras de trigo e no en otra cosa”. 13 janvier 1551. Archivo Gral. de la Nación, *Mercedes*, t. III, fol. 256, et février 1551, *ibid.* fol. 273.

illusion: faute de persuasion on ne put que remplacer un service de travail par un autre.

On voit la même année que les habitants de la Puebla, ou la communauté, devaient recevoir comme indemnisation certains tributs "en échange des indiens de service qu'on avait coutume de leur donner pour un temps de quatre ans afin qu'ils édifient leurs maisons, lequel temps et délai est passé. . ." ³³

Finalement, là sans doute un peu plus tôt qu'ailleurs, tend à s'établir un service régulier de travail en faveur des seuls agriculteurs et proportionnellement à l'étendue de leurs labours. Ce service, réglé par le corregidor de Puebla, était rétribué et limité aux trois époques de l'année où il fallait semer, désherber et moissonner (1554).³⁴ Il subsistait ainsi une contrainte de l'indigène née du fait bien connu qu'il ne venait que rarement travailler de son propre gré, quelque fût d'ailleurs le salaire qu'on lui offrit.

Vers 1558 Puebla avait enfin ses quartiers indigènes, où des artisans et autres travailleurs libres pouvaient rendre de menus services aux habitants de la "cité".

En résumé peut-on parler d'un échec par rapport aux intentions qu'avait eu l'Audience en fondant Puebla? Nous ne le pensons pas, ou tout au moins il n'est que partiel: l'*encomienda* classique ne s'y était pas implantée comme cela était arrivé, à l'époque même de la fondation de Puebla,

³³ Don Luis de Velasco au corregidor de los Angeles ". . . por parte de la ciudad me ha sido fecha relación que bien sabía como a Diego de Ordas y a Antonio de Almaguer se avía acometido la distribución de los tributos de las provincias de Tlaxcala e Cholula entre los vezinos de la dicha ciudad en recompensa de los yndios de servicio que les solían dar por tiempo de quatro años para facer los edificios de sus casas, el qual tiempo e raya a pasado y convenía que a los susodichos se les tomase quenta con pago de lo que avía sido a su cargo para lo gastar y distribuir en el traer de la fuente del agua a la plaça. . ." etc. 31 janvier 1551. id. Mercedes t. III, fol. 276.

³⁴ Les indiens devaient être payés 12 maravedis par jour plus la nourriture et le retour chez eux. 11 mai 1554. id. Mercedes, t. IV, fol. 14 verso.

dans le gouvernement de Nuño de Guzmán en Nouvelle-Galice, par exemple lorsque fut établie Culiacán en 1532. Les seuls détenteurs d'*encomiendas* qu'il y eut à Puebla en jouissaient déjà avant sa fondation et étaient venus y résider postérieurement: ils n'étaient du reste qu'une vingtaine sur plus de trois cents *vecinos* mariés vers 1547.³⁵ Il subsistait certes un travail forcé de l'indigène, mais sous une forme atténuée car ce n'était plus un *encomendero* qui pratiquement marquait ses limites et en était l'agent exécutif, mais un corregidor ou représentant du roi qui n'avait pas le même intérêt à abuser des travailleurs indiens et à tourner les lois et mandements favorables à l'indigène. Il ne s'agit plus des services *personnels* d'antan, mais d'un service de travail étroitement contrôlé, qui par ailleurs est concédé seulement à ceux qui ont des cultures et entreprises jugées utiles "à la république".

Les indiens ne s'y trompèrent pas: ils comprirent qu'ils ne dépendaient plus directement de leur employeur espagnol et le lui firent parfois sentir. Bien curieuse à cet égard est la protestation de l'alguacil mayor de la cité en 1556: celui-ci montre à l'empereur —avec une exagération évidente— "le pauvre espagnol devant l'indien qui répartit les journaliers, l'appelant *señor* et votre grâce, nu-tête et le bonnet à la main et l'adorant pour qu'il les lui donne. Et en fin de compte —poursuit-il— non seulement l'indien ne les lui donne pas, mais il n'enlève même pas son bonnet ou chapeau devant l'espagnol, ni ne le regarde ni ne lui répond, et il s'en va et le plante là comme un pauvre homme, et il se rit et se moque de lui. Pour cette raison la nation espagnole se détruit et est méprisée, bien qu'il ne s'agisse que de laboureurs, et Votre Majesté ne doit pas le permettre. . ." ^{35 bis}

³⁵ Archives municipales de Puebla, *Suplemento del Libro I de la fundación de Puebla*, fol. 197, puis 186 v^o.

^{35 bis} Lettre de Gonzalo Díaz de Vargas à l'empereur (1556) pub. Paso y Troncoso, *Epistolario*, t. VIII, p. 107.

Le témoignage est certes très partial, mais il n'en montre pas moins un progrès dans le système de travail obligatoire: c'est déjà là celui qui un peu plus tard commença à s'implanter lentement dans toute la Nouvelle-Espagne, et ce qui resta après la suppression partielle des fameuses "Lois Nouvelles" promulguées en 1542 sous l'inspiration de Bartolomé de Las Casas —celles-ci, on s'en souvient, abolissaient tout travail obligatoire des indiens.

Cette importante évolution des services de travail, qui étaient séparés de *l'encomienda* réduite à un tribut taxé, a pour la première fois été signalée nettement par Silvio Zavala dans ses récentes *Fuentes para la historia del trabajo*.³⁶ Nous voyons maintenant qu'un tel changement avait des précédents a Puebla.

Par ailleurs la cité continuait à croître avec une rapidité surprenante qui n'était le fait d'aucune autre ville, la capitale exceptée. Suivant Motolinía, qui écrit vers 1540 et s'étend longuement sur ses "excellences" et son développement, elle arrivait presque à rivaliser avec Mexico —ce qui est exagéré, car le même auteur nous dit ailleurs qu'il avait été distribué plus de deux cents terrains à bâtir,³⁷ chiffre sûrement très inférieur à celui de la capitale; mais Mexico était un cas à part. En tout cas le Franciscain voyait juste lorsqu'il lui assignait alors un grand avenir. Puebla de los Angeles devait continuer à croître régulièrement et allait garder très longtemps sa place de seconde ville de la vice-royauté: sans parler du vaste quartier indien il y eut "plus de 300 *vecinos* mariés" en 1547; 800 feux vers 1570; 1500 vers 1600, etc.

Bientôt, devant l'affluence des *pobladores*, le vice-roi Mendoza vit la nécessité de procéder à de nouvelles répartitions de terres: mais il recommanda l'attribution "à chacun

³⁶ Silvio Zavala y María Castelo, *Fuentes para la historia del trabajo en la Nueva España*, México, 1939-46, 8 vol., t. 1 et 3.

³⁷ Toutes les références à Motolinía sont tirées de son *Historia de los indios de la Nueva España*, ob. cit. *Tratado tercero*, chap. 17 et 18.

de pièces de terre modérées, et non de *cavallerías* entières, afin qu'il y en ait pour tout le monde". (1537-43).³⁸

Cette croissance même était la conséquence des bases économiques et sociales qu'on avait su donner à la cité: c'est là que résidait essentiellement le succès de la fondation. Ailleurs l'"agriculture" ne se développait que très lentement; l'élevage certes prenait partout de l'importance avec la multiplication subite du gros bétail, qui fut beaucoup plus rapide que celle des porcs et des moutons, les seuls troupeaux du début; mais les prix baissèrent bientôt dans de telles proportions que cet élevage ne fut lucratif que pratiqué à une vaste échelle. Il fallut la découverte des grandes mines d'argent du nord pour qu'une autre ville, Zacatecas, pût rivaliser pour le deuxième rang à partir de 1548.

Mais Puebla gardait les bases les plus solides. On manquait de blé dans toute la vice-royauté: la cité avec sa dépendance d'Atlixco avait été orientée dès le début vers l'agriculture, tandis que sa situation géographique favorisait singulièrement le commerce.

Dès 1537 le vice-roi constate que beaucoup "d'hommes de bien" de México sont allés "depuis peu de jours" habiter à Puebla "à cause des bonnes terres qu'il y a là".³⁹ En 1540 Motolinía nous vante la fertilité de son sol et l'abondance de ses moissons; si la vigne des débuts ne paraît pas y avoir spécialement prospéré par la suite (peut être à cause d'interventions officielles), par contre la culture des mûriers et l'élevage du ver à soie s'y développent en quelques années;

³⁸ Archivo Gral. de la Nación, *Mercedes*, t. II, fol. 138 v^o 139, (17 août 1543). "... *hagan el dicho repartimiento... entre los vecinos de la dicha cibdad dándoles a cada uno pedaços de tierra moderados y no cavallerías enteras porque aya para todos*". En 1538 S. M. avait recommandé que "*en lo de las tierras que el virrey las reparta con que no exceda de dos cavallerías*" (notes marginales à un mémoire de la cité à S. M. daté du 20 décembre 1537) voir aussi la répartition de terres faite en 1543 Arch. mun. de Puebla, *Suplemento del Lib. I*, fol. 94, v^o, et *Lib. II*, fol. 1-5.

³⁹ § 16 d'un *parecer* de Mendoza dans *Suplemento al Libro 1^o*... fol. 52.

certain habitants de la cité possèdent cinq et six mille pieds; on veut y mettre 100,000 pieds pour le roi, dont la moitié étaient déjà transplantés en 1540, suivant le même auteur. Comme ce dernier le prévoyait Puebla devait être en peu de temps un important centre de production de la soie, puis bientôt de tissages, après qu'en 1548 l'empereur eut autorisé les habitants à y établir des "métiers à tisser toutes les soies". On y fila la laine et le coton; on y fabriqua du drap dans de nombreux ateliers ou *obrajes* —en 1604 il y en avait trente cinq dont certains occupaient plus de cent indiens, puis une vingtaine d'autres à Cholula, Tlaxcala, Atlixco et la région—.

Dès les premières décades la cochenille y fut récoltée en quantités appréciables⁴⁰ et constitua, après les métaux précieux, la principale exportation vers l'Espagne. Ce fut surtout la culture du blé qui prit une grande importance; les "laboureurs de la vallée d'Atlixco" faisaient des moissons de terre promise sur ces sols vierges où ils développèrent l'irrigation; un champ produisait deux récoltes la même année, une de froment, et une de maïs. Pour mieux surveiller leurs exploitations beaucoup d'habitants allèrent vivre en permanence sur leurs terres, et ils finirent par se rendre indépendants de la cité-mère en fondant sur place en 1579 la ville de Carrión, aujourd'hui Atlixco.⁴¹

Naturellement tout ce développement agricole et commercial n'était pas dû uniquement à l'impulsion initiale. Il y avait fallu un ensemble de circonstances particulièrement favorables. Le site, il faut le dire, avait été fort bien choisi. En effet la proximité d'un centre de consommation tel que Mexico, alors la plus grande ville de toutes les Indes, ne pouvait que stimuler la production en lui donnant des débouchés qui n'existaient pas pour les régions plus écartées.

⁴⁰ Sur la soie et les premiers tissages (cédula de l'empereur datée de Valladolid, 23 avril 1548), sur la production de *grana* cochenille... etc. voir Fernández Echeverría y Veytia, ob. cit. t. I, chap. XXIX.

⁴¹ Ibidem chap. XXVII, p. 287 et 291.

Les nombreux moulins à eau de la vallée transformaient le blé récolté en farine, dont la majeure partie était envoyée et vendue dans la capitale.⁴²

D'autre part Puebla avait été établie, nous l'avons vu, en un point où l'on projetait alors de faire passer un raccourci du grand chemin Mexico-Veracruz. La circulation paraît très tôt avoir emprunté cette nouvelle voie car dès 1540 Motolinía nous montre les files de mulets de la Veracruz passant "au milieu de la cité" pour se rendre à Mexico. A l'arrivée de la flotte d'Espagne les habitants étaient les premiers servis en produits d'Europe, tandis qu'au retour ils vendaient avantageusement leurs "farines, jambon et biscuit" pour l'approvisionnement des navires durant leur long voyage.

Ainsi au cours des décades suivantes, à Puebla, Atlixco et dans toute la région on constate la présence de "laboureurs riches" et d'hommes qui constituent un type social nouveau dans le pays. Bien entendu ils ne travaillent pas eux-mêmes la terre mais ils surveillent directement leur exploitation et vivent sur place.

Ce n'est qu'un peu plus tard, et en nombre longtemps plus limité, qu'apparaîtront d'autres groupes de laboureurs vers le nord, autour des grandes mines d'argent qui offraient de nouveaux débouchés. Ailleurs au contraire ceux qui s'occupaient personnellement de la culture étaient souvent des "calpixques", *mayordomos* ou fondés de pouvoirs des *encomenderos* et des riches propriétaires de México; c'étaient des nègres ou des espagnols de la plus basse condition sociale qu'on considérait parfois comme un fléau pour les indiens.

Autour de Puebla, et spécialement à Atlixco, la terre prit de la valeur plus vite qu'ailleurs, et on note certains

⁴² A titre d'exemple: Les laboureurs d'Atlixco ont déclaré au vice-roi "que como era notorio la mayor parte del trigo que se coxe en sus tierras se haze harina e se trae a esta ciudad para la sustentación de la República. . ." (México, 8 octobre 1563). *Mercedes*, t. VII, fol. 137 v^o-138.

phénomènes d'ordre économique et social plus tôt que dans les autres régions: telle par exemple une certaine tendance à la concentration de la propriété; dès avant le milieu du XVIe. siècle quelques personnages tentent d'acheter toutes les terres voisines des leurs —et y réussissent parfois— Il n'apparaît pas cependant que l'évolution commencée arrive à la constitution de très grands domaines comme dans d'autres régions: des réactions se dessinent rapidement de la part des autres propriétaires. Ainsi par leurs réclamations aux autorités les voisins obtiennent qu'on mesure exactement les lots et *caballerías* de terres, obligeant les accapareurs à restituer les "*demasías*", c'est à dire ce qu'ils occupaient en surplus et sans titre.

De même on interdit à Atlixco l'élevage du bétail, plus favorable à la grande propriété; on ne pouvait y posséder que des boeufs de labour. Et on pourrait citer d'autres mesures dirigées dans le même sens.⁴³

*

* *

Ainsi de l'initiative de la seconde Audience, appuyée par les religieux et par la Couronne, naissent des formes de peuplement et de colonisation assez différentes de celles qu'on trouve dans d'autres parties de la Nouvelle Espagne. A Puebla et Atlixco, et même dans toute la région jusqu'à Tepeaca et Tecamachalco,⁴⁴ on note dès la seconde moitié du XVIe. siècle la présence d'éléments sociaux fort intéressants et pro-

⁴³ Nous n'insistons pas car nous sortirions de notre cadre, qui se limite à la naissance de Puebla. Nous développerons dans un autre travail les considérations qui précèdent, basées sur une série de documents de l'Archivo Gral. de la Nación, *Mercedes*, t. II, III, et IV puis également sur les premiers volumes des Archives Municipales de Puebla.

⁴⁴ Ainsi en 1580 il y avait 60 "laboureurs" espagnols dans la seule vallée de San Pablo, non loin de Puebla, A la même époque bon nombre des 100 *vecinos* espagnols de Tecamachalco, et "la plus grande partie" de ceux de Tepeaca étaient eux-mêmes "laboureurs"... etc. (Paso y Troncoso, *Papeles de Nueva España*, t. V., p. 37-38; p. 41... etc.).

bablement supérieurs aux autres: plutôt que les "seigneurs" de grands troupeaux, possesseurs d'immenses domaines, on rencontre des groupes de "laboureurs", éleveurs et moyens propriétaires qui vivent sur leurs terres ou à proximité immédiate: ceux-ci devaient laisser une trace durable et marquer pour longtemps toute la vie économique et sociale de la région.

La fondation de Puebla, comme d'ailleurs celle de Santa Fé, représentait une réaction contre le milieu, la réalisation d'une idée, et une des initiatives les plus intéressantes et les mieux réussies du XVIe. siècle -bien qu'isolée dans son genre.

La nouvelle cité n'avait pas été bâtie, comme Mexico et beaucoup d'autres, sur les ruines des civilisations indigènes. Là où des hommes de la Renaissance tracèrent sa place et ses rues avec l'"ordre et le concert" - *orden y concierto* - des philosophes, il n'existait rien auparavant. C'est sur des landes et des friches que s'éleva la ville qui en quelques années allait devenir et rester la seconde du Mexique, entourée de champs et de vergers parmi les plus riches du pays.

François CHEVALIER.

(Mexico. Institut français d'
Amérique Latine)